Un conte de Nguyễn Dữ traduit en français

Histoire de la femme de Nam Xương

Chacun de nous connaît le conte « La Jeune Femme de Nam Xương » écrit en français par Phạm Duy Khiêm au début des années 1950.

Il est cependant bien probable que nous connaissions moins l'origine de ce conte : il provient directement du Truyền Kỳ Mạn Lục du célèbre écrivain Nguyễn Dữ, écrit au 15è siècle et possiblement corrigé par le non moins célèbre Nguyễn Bĩnh Khiêm, qui était le maître de Nguyễn Dữ.

Par un hasard absolu, j'ai déniché chez un bouquiniste (et pour un unique euro…) un exemplaire de la traduction en français de ce Truyền Kỳ Mạn Lục réalisée sous le contrôle de l'UNESCO en 1962 par le Dr Nguyễn Trần Huân en vertu d'un accord entre cet organisme international et la République du Viet Nam. La traduction a été contrôlée – toujours en vertu de cet accord – avant sa publication par Rolf Alfred Stein, directeur d'études à l'Ecole Pratique des Hautes, école où officia des décennies plus tard notre condisciple Nguyễn Thế Anh, JJR 56.

J'ai donc numérisé pour vous dans les pages suivantes ce fameux conte qui nous a charmé dans notre jeunesse. Pour des raisons de droits de reproduction, je ne sais pas encore si je pourrai publier plus tard et régulièrement dans le Good Morning d'autres extraits du même ouvrage.

G.N.C.D.

Histoire de la femme de Nam Xương

Vu-Thi-Thiêt était originaire de Nam-Xuong. Elle était discrète et chaste tout en étant d'une beauté parfaite. Dans le village, un jeune homme du nom de Truong l'aimait pour sa beauté et sa conduite. Il la demanda à sa mère en offrant cent onces d'or comme cadeau de mariage et l'épousa. Mais il était d'un naturel trop jaloux et soupçonneux, qui lui fit commettre des excès dans la sauvegarde de la vertu de sa femme. Pourtant elle s'était toujours bien conduite d'après les règles de la morale et jamais on ne l'avait vue ou entendue en faute.

Leur union durait depuis quelque temps quand éclata la guerre contre le Champa. Les jeunes gens étaient appelés en grand nombre sous les drapeaux. Bien qu'issu d'une famille aisée, Truong était inscrit sur la liste des conscrits parce qu'il n'était pas étudiant. Il devait s'enrôler pour le premier départ. Sa mère lui fit quelques recommandations :

— Maintenant que tu t'engages pour un certain temps dans l'armée, tu seras loin de moi. Bien que la guerre soit considérée comme une rare occasion de se couvrir de gloire, je te conseille seulement de bien te préserver dans la mêlée. Tu dois savoir reculer quand il y a des difficultés et mesurer tes forces avant d'engager un combat, ne jamais convoiter des appâts trop alléchants pour être ensuite victime comme le poisson pris à l'hameçon! Les postes importants, les grades élevés, laisse-les aux plus jeunes. Tu es le souci de ta vieille mère.

Le jeune homme, longtemps prosterné, écouta ses conseils. Sa femme lui versa du vin dans une coupe et lui dit :

— Vous allez partir; moi votre femme, je ne désire nullement qu'à votre retour vous soyez nommé marquis et que vous portiez des habits de brocart. Je désire seulement que, le jour du retour, vous reveniez avec les mots « Bonne santé ». Mais à la guerre, on ne peut pas prévoir d'avance ce qui va se produire dans les fuites de l'adversaire ou les jours de repos de l'armée royale. Pendant qu'à la guerre vous accomplirez vos exploits et qu'ensuite vous attendrez la relève, moi, je me morfondrai dans mes regrets et mes souvenirs. Je serai comme celles qui, regardant de loin la lune de la capitale, laveront les vêtements d'hiver pour les envoyer vers les frontières lointaines. Quand je regarderai le saule pleureur au bord de la route délaissée, je reporterai ma pensée, loin, bien loin, jusqu'à votre campement. Des lettres de mille lignes, j'en aurais bien, mais je crains qu'il n'y aura ni oies sauvages, ni poissons pour les apporter jusqu'à vous [1]!

Quand elle finit de parler, les gens de l'entourage ne pouvaient retenir leurs larmes. Puis ce fut le départ, après le banquet d'adieu, la manche du manteau de guerre agitée au moment de la séparation! Spectacle touchant que cette ultime confrontation des deux jeunes gens avant que des montagnes et des frontières ne les séparent!

A ce moment la jeune femme était déjà enceinte. Douze jours après le départ de son mari, elle donna naissance à un petit garçon qu'elle nomma Dan. Les jours et les mois passèrent; six mois s'étaient vite écoulés. Chaque fois qu'elle vit les papillons voltiger dans le jardin, les nuages de Ts'in obscurcir les montagnes [2], ses regrets d'être séparée de son mari actuellement « dans un coin du ciel ou un angle de la mer », ne firent qu'augmenter. Sa belle-mère aussi, à force de penser à son fils absent, tomba malade. La bru chercha par tous les moyens à la guérir. Elle invita des médecins, fit des prières au Bouddha, demanda l'aide des médiums

et pria les démons. Rien n'y fit. La maladie s'aggrava de jour en jour. Alors sa belle-mère lui dit :

— La santé ou la maladie dépendent du ciel; longue vie ou courte, tout dépend du destin. Ce n'est pas que je ne veux pas attendre le retour de mon fils pour qu'il me serve la bouillie comme un fils dévoué doit le faire. Mais on n'est jamais satisfait et on ne peut pas échapper au sort! La clepsydre est à sa dernière goutte, la cloche sonne, mes forces défaillent. Mon pauvre corps s'affaiblit. Je vais mourir sous peu et ma mort te causera beaucoup d'ennuis. Mon fils est loin. Vivant ou mort, il ne peut revenir à temps. Plus tard le Ciel, récompensant ta sincérité, te donnera beaucoup de bonheur. Ta descendance sera prospère et nombreuse. Veuille le Ciel ne pas t'abandonner, toi qui ne m'as pas abandonnée.

Aux derniers mots, elle mourut. La jeune femme était très affligée de la mort de sa belle-mère et pratiqua les rites funéraires comme si c'étaient ceux de ses propres parents.

L'année suivante, le Champa rebelle fut ligoté; les armées se dispersèrent enfin et notre jeune homme revint chez lui. Sa vieille mère avait quitté la maison [3] et son enfant commençait déjà à parler. Il demanda l'emplacement de la tombe et emmena l'enfant seul avec lui. Mais l'enfant pleura et ne voulut pas y aller. Son père le consola en lui disant :

— Ne pleure plus, mon fils. Ton père souffre d'une grande douleur.

— Etes-vous vraiment mon père? lui dit l'enfant. Puisque vous pouvez parler, vous n'êtes pas du tout mon père d'autrefois qui, lui, restait toujours muet.

Le jeune homme, très étonné, lui demanda des explications. L'enfant lui répondit :

— Avant votre arrivée ici, il y avait un monsieur qui venait toutes les nuits. Quand ma mère marchait, il marchait aussi. Quand elle s'asseyait, il s'asseyait aussi et jamais encore il ne m'a porté dans ses bras.

Truong, déjà soupçonneux de caractère, dès qu'il

eut entendu les paroles de son fils, s'englua sans pouvoir s'en défaire dans les fausses déductions de ses soupçons. De retour à la maison, il laissa libre cours à sa colère. Sa femme lui dit en pleurant :

— J'étais d'une famille pauvre et j'ai eu le bonheur d'entrer dans ta famille glorieuse. Le bonheur de notre union n'était pas encore complet que déjà tu as dû partir, le cheval sellé. Nous fûmes séparés pendant trois années et je te suis toujours restée fidèle. Mon cœur s'est depuis longtemps refroidi pour les flacons de parfums et les boîtes de fard. Je n'ai jamais mis les pieds dans les sentiers de saule et les carrefours fleuris [4]. Comment aurais-je pu avoir un cœur de favorite et une conduite légère comme tu le dis. Que ne puis-je mettre à jour mon cœur pour te débarrasser de tout soupçon.

Mais Truong s'obstinait à ne pas la croire. Et lorsqu'elle lui demanda d'où venait ce bruit, il s'abstint de dire que c'était les paroles de l'enfant, mais se justifiait par d'autres paroles. Il l'humilia souvent et maintes fois la chassa. Les efforts des villageois et des membres de la famille pour la défendre étaient restés vains. N'y pouvant plus, elle le pria :

— Si je me suis confiée à toi, c'est pour avoir le bonheur dans le ménage, la paix dans le foyer. Je ne m'attendais pas à ce que les calomnies soient aussi hautes que les montagnes et que ta bonté soit aussi mince qu'une feuille! Maintenant le vase est immergé, l'épingle est brisée, les nuages sont balayés et la pluie dispersée; la pivoine est flétrie dans le lac froid, le saule tombe sous les rafales du vent d'ouest. La fleur qui quitte la branche pleure dans la rosée; l'hirondelle, chassée de la tente, crie sa plainte du printemps; le fleuve est long et la voile solitaire. Je ne peux plus monter sur la montagne de « l'attente au mari [5] ».

Ensuite, elle jeûna et prit un bain purificateur. Elle se rendit au fleuve Hoàng, leva la tête au ciel et proféra cette invocation :

— Moi, pauvre femme au destin malheureux, je suis

abandonnée par mon mari et mon enfant. Je subis injustement des calomnies sans fondement et dois accepter que mon nom soit souillé. Oh! Dieu du fleuve, je vous prends à témoin! Si ma conduite a été droite et ma vie pure, faites que si j'entre dans l'eau, je sois transformée en perles de My-nuong [6]; que si je foule la terre, je sois changée en herbes de Yu [7]. Mais si jamais j'ai été impure et infidèle, qu'en bas je sois la proie des poissons et des tortues; qu'en haut, je sois la pâture des vautours et des faucons, et la risée des vauriens comme la femme débauchée de Ho-hien [8].

Ayant ainsi parlé, elle se jeta dans le fleuve. Le jeune époux, bien que dégoûté de son infidèle, était mû de tristesse devant la séparation. Il la chercha par tous les moyens, mais ne la retrouva pas.

Il vécut désormais solitaire dans la chambre vide. Nuit après nuit, il alluma la lampe froide et ne parvint pas à s'endormir. Soudain son enfant s'écria : « Voilà papa qui revient! » Truong lui demanda : « Où est-il? » Le petit lui montra alors son ombre projetée sur le mur de la chambre et dit : « Le voilà! »

Alors, il comprit que, pendant son absence, sa femme esseulée montra souvent à l'enfant sa propre ombre pour lui dire en plaisantant que c'était son père. Maintenant qu'il reconnaissait l'innocence de sa femme, l'irréparable était déjà commis.

Dans le village, il y avait un certain Phan qui avait été autrefois chef du bac du fleuve Hoàng. Une nuit, il avait vu en rêve une jeune fille habillée de vert qui lui demanda de lui sauver la vie. Quand il s'était réveillé, un pêcheur était venu lui offrir une petite tortue à carapace verte. Il avait pensé que c'était celle dont il avait rêvé et l'avait relâchée.

A la fin du règne de Khai-dai des Hô [9], les Chinois, sous prétexte de remettre Trân-Thiêm-Binh sur le trône d'Annam, envahirent le pays au défilé de Chi-lang. Phan et les villageois s'enfuirent en mer par jonques. Un grand typhon survint et tout le monde fut noyé. Le cadavre de Phan fut emporté dans une grotte de tortues. La déesse Linh-phi le vit et dit :

— C'est mon bienfaiteur : il m'a sauvé la vie.

Elle le fit essuyer d'un éventail chaud de brocart rouge et lui fit prendre une pilule divine qui le ressuscita. Réveillé à la vie, il vit autour de lui des palais en brocart et des portes de jade. Il était tout abasourdi et ne se rendait pas encore compte qu'il était dans le palais de Cristal. La déesse Linh-phi portait alors un habit fait de brocart nuageux, incrusté de fines perles; aux pieds, des sandales de nuages roses avec des feuilles d'or. Elle dit à Phan en riant :

— Je suis la déesse Linh-phi de la Caverne des Tortues et femme du roi des Dragons Quang-loi de la mer du Sud. Je me souviens qu'étant jeune je fus capturée par un pêcheur alors que je m'amusais dans le fleuve. Par hasard, je vous avais averti en rêve et vous m'avez sauvé la vie. Notre rencontre d'aujourd'hui, ne serait-ce pas que le Ciel se sert de moi pour que j'aie l'occasion de vous témoigner ma reconnaissance?

Elle organisa alors un grand banquet « au Pavillon de l'Aurore » et de nombreuses déesses aux pantalons légers et aux chignons tombants vinrent y participer. Parmi elles, il remarqua une dame à la figure légèrement fardée de rose et qui ressemblait beaucoup à la femme de Truong. Il l'observa de temps en temps, en cachette, et n'osa pas la reconnaître. Le festin fini, elle lui dit :

— Vous et moi, nous sommes du même village. Pourquoi, depuis que nous sommes séparés, me regardez-vous comme un étranger silencieux et indifférent?

A ce moment, Phan reconnut qu'elle était vraiment la femme de Truong. Il s'informa auprès d'elle et elle lui répondit :

— Autrefois, quand je me suis jetée dans le fleuve, par suite des atteintes à mon honneur, les déesses des Eaux eurent pitié de mon innocence et m'ont sauvé la vie en m'ouvrant une voie dans les eaux; faute de quoi, ensevelie dans le ventre des poissons et autres animaux marins, je n'aurais pas eu l'occasion de vous voir aujourd'hui.

Phan lui dit :

— Madame, vous n'aviez pas les mêmes raisons de vous jeter à l'eau que celles de Tsao-ngo [10], et vos regrets ne ressemblent pas à ceux de Tsing-wei [11]. Un an s'est déjà passé; n'avez-vous pas la nostalgie de votre village natal?

— Puisque j'ai été délaissée par mon mari et mon enfant, lui répondit-elle, ne vaut-il pas mieux finir ici ma vie, dans ce village d'eaux et de nuages, plutôt que de revoir mon époux?

Phan lui répondit :

— La maison de vos ancêtres est abandonnée et les arbres croissent en broussailles. Les tombeaux de vos disparus, personne ne s'en occupe, et les pins, les catalpas y poussent en désordre. Admettons que vous ne pensez plus à eux, mais eux ils attendent beaucoup de vous!

En écoutant ces paroles, la dame Vu se mit à pleurer; changeant de visage, elle lui dit :

— Je ne peux me cacher ici, car ce serait justifier ma mauvaise réputation. D'ailleurs, le cheval des nomades du Nord hennit à la bise du Nord, l'oiseau du pays de Viêt construit son nid sur la branche du Sud [12]. C'est en éprouvant ce sentiment que je devrai revenir un de ces jours!

Le lendemain, la déesse Linh-phi donna à Phan un sac de soie pourpre contenant dix perles et ordonna à une carpe rouge de l'escorter jusqu'en dehors des eaux. Dame Vu lui remit aussi une épingle en or et lui dit :

— Dites à mon mari Truong que s'il lui reste encore un peu de sentiments anciens, il célébrera au bord du fleuve un sacrifice expiatoire pour délivrer les innocents et allumera la lampe divine pour éclairer les eaux. Je m'y rendrai.

A son retour, Phan raconta à Truong ce qui s'était passé. Tout d'abord ce dernier ne le crut pas. Mais quand Phan lui remit l'épingle en or, il dit, stupéfié :

— C'est vraiment un objet qui a autrefois appartenu à ma femme!

Il suivit les recommandations et fit célébrer une

cérémonie expiatoire aux bords des eaux pendant trois jours et trois nuits. Sa femme réapparut en effet, assise sur un palanquin fleuri qui se dressait dans les flots. Derrière elle, une suite de cinquante autres voitures avec des étendards et des oriflammes qui resplendissaient sur le fleuve, tantôt visibles, tantôt invisibles.

Truong l'appela d'un ton pressant, mais sa femme, toujours sur les flots, lui répondit de loin :

— Je dois à la déesse Linh-phi une dette de reconnaissance et je lui ai juré de ne jamais plus, vivante ou morte, la quitter. Excusez-moi, cher époux, je ne puis plus revenir au monde!

Et lentement, lentement, elle disparut.

Fin du seizième conte.

Notes sur le seizième conte.

1. Voir n. 10, conte VI.

2. Expression pour désigner la séparation.

3. Désigne la mort de la vieille mère.

4. Allusion littéraire désignant une femme de mauvaise vie ou la débauche.

5. Allusion à l'histoire de la femme dont le mari est parti depuis longtemps. Chaque jour, elle monte sur la montagne avec son enfant pour attendre son retour. A force de l'attendre, elle est changée en une statue de pierre. C'est pourquoi la montagne est appelée « Montagne de l'Attente au Mari ».

6. Allusion à une légende vietnamienne. My-Nuong, fille du roi An-Duong, aime Trong-Thuy, fils du roi chinois Tchao-To. Tchao-To convoite le territoire du Vietnam et envoie Trong-Thuy (en chinois Tchong-Che) se marier avec My-Nuong. Celle-ci, confiante, remet à ce dernier l'arbalète magique qui permet au roi An-Duong de vaincre l'armée chinoise. Trong-Thuy donne l'arbalète à son père qui attaque An-Duong. Celui-ci ayant perdu son arme magique est vaincu. Il s'enfuit à cheval avec My-Nuong en croupe. Chemin faisant, il invoque le génie « Tortue d'Or » qui apparaît et lui révèle que la faute en revient à My-Nuong. En colère, An-Duong d'un coup d'épée tue My-Nuong dont le cadavre reste au bord de la mer. La légende raconte que My-Nuong est jugée innocente par l'Empereur Céleste. C'est pourquoi les gouttes de son sang tombant dans la mer deviennent des perles.

7. Voir n. 36, conte I.

8. Allusion à la femme de Ho-Hien racontée par Tsong-Yuan des Tang.

9. Année 1407.

10. Ts'ao-Ngo citée comme modèle de fille pieuse. Son père étant mort noyé, elle pleure pendant trois jours le long du fleuve. Ne pouvant retrouver le cadavre de son père, elle se jette aussi dans le fleuve. Trois jours après, on voit son corps flotter sur l'eau avec celui de son père. Les villageois, émus par cette piété, lui érigent un temple.

11. Allusion à l'histoire d'une jeune fille morte noyée en mer. Elle est changée en oiseau Tsing-Wei qui, chaque jour, emporte dans son bec des pierres pour les jeter à la mer et la combler.

12. Allusion à deux vers chinois :

Le cheval des Hou (du Nord) hennit à la bise,
L'oiseau du pays de Yue (du Sud) se perche sur la branche du sud.